

Je m'efforçais après quelques semaines de lire au moins les gros titres des journaux en faisant l'effort de me passer de dictionnaire. Le soir, avant de m'endormir, j'écrivais de longues listes de mots, les parties du corps humain, les légumes, les métaux, les sentiments. J'apprenais de mon mieux les verbes qui sont l'essentiel d'une langue, et surtout les verbes irréguliers (les plus utilisés, en conséquence les plus fatigués, déformés). Tout cela en désordre.

Certaines phrases me sont restées en mémoire, entières. Par exemple, un matin, je devais passer dans un bureau pour demander quelqu'un, je ne sais plus qui. Une secrétaire me dit : « *Ha venido pero se ha marchado.* » (« Il est venu mais il est parti. ») Je revois encore le visage souriant de cette jeune femme qui m'a révélé ce jour-là, en quelques mots, une règle de conjugaison, une particularité de la langue espagnole (*se ha*), et l'existence d'un « faux ami », *marchar*, qui veut tout dire sauf « marcher ».

J'appris aussi que *subir* ne veut pas dire « subir » que *salir* ne veut pas dire « salir », que *sol* ne veut pas dire « sol », et autres fausses pistes, faux amis. Il me fallut plus longtemps pour admettre que les *langostinos*, particulièrement appréciées - et chères - en Espagne, ne sont pas nos « langoustines », mais nos « cigales de mer », alors même que les *cigalas* espagnoles seraient (peut-être, je n'en suis pas certain) nos langoustines.

Quant à la *merluza*, si populaire en Espagne, je ne sais toujours pas exactement de quel poisson il s'agit. Dans les cartes bilingues des restaurants, cela se traduit généralement par « colin », mais j'ai un doute, car le colin français présente infiniment moins de goût que la *merluza* espagnole. Un de mes cousins, marin pêcheur en Méditerranée, me racontait que les bateaux français et espagnols se rencontraient souvent en pleine mer et échangeaient leur pêche, selon les goûts de l'une et l'autre nation.

Je me demandais aussi - et je me demande toujours - pourquoi le « lait » et le « sang », qui sont masculins chez nous, deviennent féminin en Espagne et ce changement de genre me semble soudain justifié et révélateur. De même, je me laissais initier aux mystères des deux verbes « être », *ser* et *estar*, que je n'arrive toujours pas à manier correctement.

Je remarquais également, et cela m'aidait, que nombreux sont les mots qui commencent par « f » en français et par « h » en espagnol. Ainsi « fer », *hierro*, « fils », *hijo* ; « fil » *hilo* ; « feuille », *hoja* ; « faire », *hacer* ; « fuir », *huir* ; « frère », *hermano* ; Et ainsi de suite. Peut-être une centaine, parmi les plus usuels. Comme tous les secrets, celui-ci a sans doute une explication. Je ne la connais pas.

J'essayais aussi d'appivoiser la montée rocailleuse de la jota, qui semble surgir de nos harmonies gutturales les plus profondes, les plus sauvages aussi peut-être, comme si le corps parlait sans l'esprit, comme si la bouche ne s'était pas encore civilisée pour ne laisser passer que des sons convenables, élégants, glissant avec politesse à la surface de sentiments. Venu de l'arabe, et sans doute de beaucoup plus loin - j'imagine quelquefois qu'il s'agit d'un élément linguistique très vieux, que nous ont transmis les hommes de Néandertal -, présent dans d'autres langues, ce son rauque et puissant manque au français, et cela constitue sans doute une faiblesse, une inflexion ancienne perdue en cours de route.